

## **Cannes** **La Shoah au cinéma: Saul Fia.**

Pierre Pageau

---

Number 297, July 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78774ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Pageau, P. (2015). Cannes : la Shoah au cinéma: Saul Fia. *Séquences : la revue de cinéma*, (297), 31–31.

# Cannes

## Saul Fia

### La Shoah au cinéma

Lors d'une année qui ne nous a pas donné de très grands films, il y a eu une belle surprise, une œuvre qui nous terrasse et qui demeure avec nous très longtemps. Ce film a aussi gagné le Grand Prix de la Compétition officielle et le Grand Prix remis par la FIPRESCI. Il s'agit de **Saul fia** (Le Fils de Saul) du Hongrois László Nemes. De très nombreux films nous ont parlé de l'Holocauste; depuis **Nuit et Brouillard** (Alain Resnais) jusqu'au **Shoah** de Claude Lanzmann. Comment renouveler le sujet, par le biais de la fiction en plus ? Comment filmer l'infilmable ? Or, **Le Fils de Saul** réussit ce pari.

Pierre Pageau

**L**e **Fils de Saul** nous plonge totalement, avec caméra subjective et utilisation du 35mm (grain de la pellicule à l'ancienne), dans l'univers concentrationnaire nazi. Il le fait avec un petit cadrage classique (à la **Mommy**). Le réalisateur nous prend par la main pour nous amener dans les corridors d'Auschwitz, alors qu'un membre de la Sonderkommando (qui travaille pour les nazis) va retrouver son fils mort et tout faire pour lui réserver une sépulture respectable.

Il s'agit d'un premier long métrage. Le réalisateur Nemes a travaillé avec Béla Tarr et cela se sent; non pas une imitation, mais il y a ici une rigueur, une exigence. Le traitement en caméra subjective est implacable; un sentiment de claustrophobie nous habite tout au long du film. On ne voit que ce que le personnage principal voit. La plupart des plans sont longs et filmés avec une caméra tenue à la main (ou son effet, en tout cas). Il n'y a jamais de musique, mais des sons amplifiés (cris, ordres aboyés, cohue, coups de feu). Toutes ces décisions de mise en scène (35mm, couleurs saturées, caméra mobile, cadrage serré, caméra subjective, bande sonore, montage) décuplent le travail d'identification avec le personnage principal. Et alors, l'incroyable obsession de Saul de trouver un rabbin pour donner, enfin, à son fils (quoique le film sur ce sujet demeure un peu vague) un enterrement respectueux des traditions juives est intensifiée.

Le spectateur va suivre le cheminement de Saul (physique et psychologique) avec encore autant d'attention. Le réalisateur en fait-il trop ? *Libération*, qui veut toujours se faire remarquer, a parlé de « démagogie » et d'un « kitsch bien assommant ». Mais rien n'est moins démagogique que le traitement filmique choisi par le réalisateur. L'« enfer nazi » (pour reprendre un cliché) n'a jamais été aussi terrifiant. Il faut, d'autre part, noter que le choix du comédien Géza Röhrig pour interpréter Saul est un grand succès de *casting*. Son visage et ses yeux expriment aussi bien sa détermination que sa foi (dans un monde qui semble pourtant bien sans dieux). Au final, le film démontre que la mort n'est pas la fin de tout et que des formes de rédemption sont possibles, si on préserve son intégrité morale. 📍

